



HAL
open science

Le biologiste de terrain et l'écotouriste : une initiation

David Dumoulin Kervran

► **To cite this version:**

David Dumoulin Kervran. Le biologiste de terrain et l'écotouriste : une initiation . Emmanuelle Peyvel (ss dir.) *L'éducation aux voyages : la construction des savoirs en situation touristique*, Rennes, PUR , In press. halshs-01718299

HAL Id: halshs-01718299

<https://shs.hal.science/halshs-01718299v1>

Submitted on 27 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le biologiste de terrain et l'écotouriste : une initiation

Réflexion sur la naissance des destinations d'écotourisme à travers le cas de la Forêt Lacandonne

David Dumoulin Kervran
(Université Sorbonne Nouvelle/IHEAL-CREDA)

D. Dumoulin Kervran, Le biologiste de terrain et l'écotouriste : une initiation, dans Emmanuelle Peyvel (ss dir.) *L'éducation aux voyages : la construction des savoirs en situation touristique*, Rennes, PUR (sous presse, 2018).

Les personnages du Scientifique et du Touriste ont été présentés comme emblématiques de la modernité occidentale. Leur arrivée dans des contrées lointaines annonce en général de nouvelles connexions avec cette dernière. Pour les populations qui les voient débarquer, la différence entre ces deux personnages est très douteuse, mais pour les individus qui sont en voyage, cette différence est vécue comme incommensurable. En bonne partie car il est reconnu au scientifique de l'abnégation et un projet universaliste, alors que le touriste est toujours soupçonné de désirs de lucre et d'égoïsme. L'un serait chichement payé pour son aride travail, l'autre serait un consommateur compulsif. Ces personnages ne sauraient donc se rencontrer (ni physiquement, ni dans les publications des sciences sociales !), et si d'aventure, ils viennent à se croiser dans le même « ailleurs », le scientifique détourne la tête, comme par distraction.

J'ai commencé à m'interroger sur le décalage entre cette hiérarchie rigide et mon expérience concrète de sociologue, ayant moi-même endossé pour de longues périodes le rôle de touriste et celui de scientifique en pratiquant une ethnographie multi-située pour les besoins de mes propres recherches sur les politiques de conservation de la nature. Et lorsqu'on étudie le tourisme, comme cela m'est arrivé, son statut de sociologue est bien sûr plus fragile encore. Cette interrogation a été encore enrichie par le fait d'étudier des biologistes faisant eux-mêmes leur terrain dans différents contrées isolées du monde. Pourtant, c'est en croisant les études des sciences (ou *Sciences and Technologies Studies*) et les études du tourisme que j'ai trouvé l'angle pour rendre compte très concrètement de ces complexes transactions identitaires, sans chercher à en réaffirmer à tout prix la dichotomie fondatrice. Je voudrais montrer dans cet article que les biologistes ont un rôle aussi fondamental que peu reconnu dans l'émergence de nouvelles destinations d'écotourisme. **Envisager les circulations de regards et de savoirs entre les sphères scientifiques et touristiques.** Explorer donc les coutures et les superpositions plutôt que la dichotomie.

Introduction : quelques jalons pour analyser l'articulation sciences et tourisme

Le regard des touristes, ce qu'ils voient de ce qui les entoure, n'a rien de naturel : ce regard est très sélectif et se construit progressivement (Urry & Larsen, 2011), de même que le rôle de « touriste » qui est modelé par les désirs de « distinction » (Urbain 2002). Les études sur l'ego-tourisme (Wheeler, B. 1993, Munt, 1994 ; West 2008) et sur le touriste comme consommateur de savoirs (Mowforth M., Munt I. , 2003) ont enrichi mes réflexions. Les remarques sur le rôle des anthropologues-aventurier comme modèle de comportement dans certaines situations touristiques ainsi que sur l'ambiguïté du statut

de scientifique sur le terrain risquant d'être confondu avec un touriste (Kohler 2006, Hall, M. 2011) m'ont semblé très fécondes. La littérature croissante sur les volontaires internationaux, même si elle n'est pas toujours très approfondie, m'a été utile pour creuser l'ambiguïté et les transformations de ce statut de bénévole/travailleur/touriste/scientifique (Wearing 2001).

L'écotourisme désigne bien sûr un monde de pratiques aux frontières très discutées et les typologies ne finissent pas de se multiplier, comme d'ailleurs, les différentes formes de tourisms de niche (Donohoe & Needham, 2006 ; Novelli, 2005). Il s'agit pourtant d'un secteur à présent institutionnalisé et les études sur l'écotourisme insistent toutes sur son rôle comme stratégie locale de développement durable et aussi comme modalité de conservation de la nature dans des régions isolées (Honey 1999). Le troisième élément de définition consensuel le présente comme un moyen de faire de l'éducation environnementale couplant transmission des connaissances en écologie, et sensibilisation aux impératifs de conservation de la nature (Orams 1995, Fletcher 2009). Il peut donc paraître étonnant que les études sur l'écotourisme donnent très peu d'importance au rôle des scientifiques. On peut proposer plusieurs raisons à cela. D'abord, il faut reconnaître qu'une bonne partie de ces études restent relativement pragmatiques et stratégiques (cf. Les revues *Journal of Sustainable Tourism* ou *Journal of Ecotourism*), ou alors développent des analyses générales sur l'éthique et le sens de l'écotourisme à notre époque (Butcher 2003, Fennel 2006, Weaver 2009). D'autre part, lorsque la discipline de la biologie est convoquée, c'est lors de vives discussions sur les impacts environnementaux des projets d'écotourisme, les écologues poussant vers des stratégies de mitigation beaucoup plus intenses, comme par exemple dans la défense d'un « eco-system tourism » (Tyler, Dangerfield 1999). Enfin, le rôle des scientifiques est rarement abordé parce que les analyses se centrent sur le développement des destinations, et non pas sur leur naissance. Il peut certes exister un recoupement entre les conservationnistes (professionnels de la conservation travaillant souvent dans les aires protégées) et les biologistes (entendu dans cet article au sens large¹), mais le fait de se centrer sur les problèmes de gestion et de développement, rend peu visible le rôle spécifique, plus en amont, des scientifiques (Laarman & Perdue 1989²).

Je voudrais ici justement adopter une perspective plus sociologique et critique, et me focaliser sur la généalogie des destinations d'écotourisme émergentes, dans des zones isolées. En optant pour cet angle d'analyse, on verra que les scientifiques retrouvent un rôle proéminent qu'eux-mêmes tendent souvent à garder dans l'ombre. Cette naissance d'une destination touristique s'appuie donc sur la création et la mise en valeur d'une ressource, mais aussi la constitution d'un savoir trouvant dans le tourisme une valeur renouvelée.

¹ Par soucis de simplicité, on utilisera le terme générique de « biologiste », pour désigner des scientifiques qui peuvent en fait travailler dans des disciplines et des spécialités différentes : écologie, biologie de l'évolution, biologie des populations, éthologie, biologie de la conservation, biologie moléculaire, botanistes, taxonomistes, etc.

² G. Laarman & Richer R. Perdue, ont dès 1989 montré l'importance du tourisme scientifique au Costa Rica en montrant que ce type de tourisme doit être replacé comme des « *early explorers who blaze paths for later travelers to follow* », dans la perspective des cycles de destination de Smith (1977). En effet, les auteurs montrent que les scientifiques ont à la fois un fort pouvoir de persuasion pour inciter leurs collègues et leurs proches à visiter la destination, et sont particulièrement enclins à revenir un grand nombre de fois.

Par ailleurs, les études sur les sciences (*sciences studies*) ont proposé des outils trop largement ignorés pour penser et analyser le phénomène du tourisme scientifique. En effet, elles fournissent des études très fouillées sur les pratiques quotidiennes des scientifiques et leur rôle, plus ou moins conscient, au sein des sociétés dans lesquelles ils vivent (Latour, 1987, 1988, Hayden 2003). Plus intéressantes encore sont les études historiques qui se focalisent sur les dynamiques entre le « lab » et le « field » dans le champs de la biologie (Kohler 2002 ; Dumoulin Kervran, 2013), s'interrogeant sur les spécificités d'une « field-science » pratiquée dans des lieux non-exclusifs ou les identités des scientifiques sont parfois vacillantes (Kohler 1996, 2006). Enfin, j'utiliserai les analyses sociologiques qui mettent en valeur le « boundary work » (Gierny, 1983 et 1999) opéré quotidiennement par les scientifiques pour préserver l'exceptionnalité de leurs activités, en les distinguant de celles qui ne sont pas « scientifiques ». Pour étudier ce « tourisme scientifique » qui peut sembler à beaucoup de scientifiques un oxymore en renvoyant à des pratiques liminaires, cette attention à la nature construite et toujours à consolider de la frontière entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas, est du plus grand intérêt.

Le tourisme scientifique a finalement été très peu étudié, et l'article de Paige West (2008) est sans doute le seul à proposer une analyse très fouillée de pratiques désignées comme troublantes³. Elle dresse ainsi les portraits de différentes catégories de « voyageurs », avec en particulier une sorte de « fake scientists » (écrivains populaires jouant les scientifiques), des étudiants volontaires venus passer des vacances utiles, des étudiants pratiquant une sorte de « research tourism » (Benson 2005) puisqu'ils travaillent pour se former à un métier sans être sûr de l'atteindre, et sans oublier les « scientific tourists » qui sont des scientifiques mais considérés sous l'angle des revenus qu'ils laissent dans les localités où ils viennent travailler. Elle montre à la fois ce qui rassemble touristes et scientifiques, mais aussi les grandes caractéristiques qui les séparent. C'est la limite que l'on peut trouver à ce travail d'analyse qui réaffirme *in fine* une solide frontière entre qui est scientifique et qui ne l'est pas, sans que les identités liminaires étudiées assouplissent cette frontière ou que le travaille constant de (re)production de cette frontière ne soit abordé⁴.

L'analyse des liens qui unissent le travail des biologistes sur le terrain et la pratique de l'écotourisme peut se faire à plusieurs niveaux : 1) le cas où les scientifiques participent directement au développement de projets d'écotourisme où ils jouent le rôle de guide, d'expert, ou même d'entrepreneur ; 2) et même le cas où les biologistes sont pris pour des touristes sur leur terrain de recherche (pendant ou après leur travail, par exemple lorsque leurs interlocuteurs ne (re)connaissent pas ce statut et les considèrent comme

³ P. West 2008, p. 610 en conclut : « *I have described a group of scientific tourists and distinguished them from scientists who bring some of the benefits usually associated with tourism. I have shown that scientific tourists destabilize both academic typologies of tourism and Gimi typologies of visitors and that scientists who bring the benefits associated with tourism destabilize academic conceptualizations of ecotourism.* »

⁴ Pour Paige West (2008), les « fakes scientists » se distinguent des *scientists* car, à l'inverse de ces derniers, les premiers n'ont pas d'affiliation directe avec des institutions de recherche, ne publient que dans des revues /livres pour le grand public et ne prennent donc pas part aux discussions des spécialistes de leurs sujets, s'intéressent aux spécificités plutôt qu'aux régularités dans les mondes qu'ils rencontrent, et ont une relation éphémère avec les personnes rencontrées « sur le terrain ». Les scientifiques, eux, partageraient ce goût pour le voyage et l'imaginaire exotique mais dépassent cet « ego-trip » car ils seraient guidés par l'idée de contribuer à la dynamique cumulative et universelle de la science, un bouquet de critères qui laisse place à différents agrégats...

des clients comme les autres). Si ces deux niveaux ont bien attiré mon attention et apparaîtront au cours de cette analyse, c'est un troisième niveau sur lequel j'insisterai dans cet article : le biologiste comme point de départ, puis comme modèle, dans l'émergence de destinations d'écotourisme.

Méthodologiquement, cet article est basé sur trois séries de données de nature différentes. La première série est issue d'une recherche menée sur la Réserve de Biosphère Montes Azules en cinq visites de terrain entre 2000 et 2007 (trentaine d'entretiens, observation de réunions⁵). Les observations et entretiens de la seconde série ont été réalisés lors du suivi spécifique de biologistes en mission, mais en dehors du Mexique (2010 dans le sud Malgache, septembre 2012 en Papouasie Nouvelle Guinée). La troisième correspond à une recherche sur internet visant à recueillir tous les témoignages en espagnol et en anglais sur les séjours dans la « station biologique Chajul » (Sites web du gouvernement, d'universités, d'entreprises d'éco-tourisme et même de blog de touristes qui y sont passés).

Cet article est donc une analyse générale sur le rôle des biologistes dans l'émergence de nouvelles destinations, mais en s'appuyant pour illustration sur l'étude de cas de la station biologique de Chajul située au sein de Réserve Intégrale de Biosphère Montes Azules. Il s'agit d'une grande réserve de Biosphère (331 200 ha.) créée en 1978 et située au Chiapas à la frontière entre le Mexique et le Guatemala. La région a fait l'objet d'un développement écotouristique assez récent, depuis 15 ans environ. La station biologique Chajul est un cas intéressant car il s'agit du premier et principal lieu de la région qui a accueilli des scientifiques, et pas seulement le personnel travaillant pour les organisations conservacionnistes. C'est un cas de nouvelle destination qui émerge à partir de la création d'une offre s'appuyant sur le rôle des scientifiques et non pas un cas, comme ceux présentés par Pupim de Oliveira (2005), où les aires protégées et l'écotourisme sont au contraire des réponses à un tourisme déjà développé. La station a accompagné ce tournant vers les activités éco-touristiques en devenant elle-même une destination sélecte (voir également l'expérience similaire en Jamaïque, West & Carrier, 2004), même si le flux de touristes reste faible, la station étant périphérique par rapport au centre régional constitué par Lacanja Chansayab et Frontera Corozal (entretien José Zuniga 14/08/06).

Cet article présente donc quatre dimensions de cette influence des biologistes : on présentera d'abord leur rôle dans la création de nouvelles valeurs qui sont à l'origine de nouvelles destinations, puis on insistera sur leur rôle de modèle pour les écotouristes comme pour les interactions avec les guides locaux, avant de décrire leur capacité à dessiner l'organisation spatiale de l'écotourisme, et enfin à attirer dans la station une diversité de personnes à l'identité hybride entre scientifique et touriste.

1. La création de nouvelles ressources sur le marché mondialisé du tourisme par la reconnaissance de certaines espèces et lieux distinctifs

1.1. La création d'une valeur initiale

⁵ Ces entretiens ont été réalisés auprès de l'ensemble des institutions travaillant dans le domaine de la conservation de la nature dans la Selva Lacandona, au cours desquels l'écotourisme n'était qu'un thème parmi beaucoup d'autres.

Le tourisme « alternatif » ne pourrait se construire sans un système de valeurs qui lui est propre. Dans le cas de l'écotourisme, c'est bien la notion de biodiversité qui en est venue à résumer l'échelle d'attribution de valeur selon laquelle les destinations sont évaluées. Il est particulièrement intéressant d'observer la naissance de nouvelles destinations touristiques qui se construisent sur des spécificités naturelles considérées comme patrimoniales. En effet, cette naissance rend visible le processus d'attribution de valeur à des lieux qui étaient restés jusque là « inaperçus ». Qu'il s'agisse de révéler la valeur exceptionnelle d'une espèce ou d'un écosystème dans son ensemble, ce processus doit s'appuyer sur un système solide de légitimation de cette attribution. L'appartenance de son auteur au monde de la science lui donne justement cette autorité publique, en particulier à une époque où la valeur de la biodiversité s'est largement diffusée auprès des classes supérieures.

Dans ce sens, l'une des fonctions indirecte des scientifiques « de terrain » est alors d'attribuer à ces entités une valeur d'existence (et parfois une valeur d'usage) en affirmant le plus souvent que cette valeur est à l'aune de leur rareté ou de leur diversité (Winter 2007). Notons d'ailleurs que ces scientifiques sont les seuls à pouvoir certifier cette rareté, et les vrais spécialistes de chaque famille d'animaux ou de plantes, autorités définitives en la matière, constituent même des groupes très restreints à l'échelle mondiale. Cette autorité indiscutable est donc remarquable ; et les trouvailles des biologistes qui n'ont longtemps intéressé qu'un tout petit groupe de passionnés, semblent aujourd'hui rencontrer un intérêt beaucoup plus large et en beaucoup moins de temps.

Le terme de « valeur » doit être ici entendue à la fois dans le registre culturel et dans celui de l'économie, comme toujours au sein des pratiques touristiques. Les entités naturelles désignées comme exceptionnelles par les scientifiques connaissent une nouvelle carrière de célébrité et sont l'objet de nouveaux régimes d'attention et de désirs. Parallèlement, cette valeur fait le plus souvent l'objet d'une attention institutionnelle qui va souvent s'accompagner de la création d'une chaîne de valorisation économique à travers l'écotourisme (Rovinski, 1993 cité par Benson 2005). La valeur que peuvent créer ces biologistes est « globale » dans le sens où elle appartient à une culture dominante qui est celle des élites globalisées. Mais plus encore, cette valeur est globale parce que le « marché » et la filière qui peut se construire sur la consommation de cette valeur est fortement transnationalisée. D'une part, le réseau professionnel d'offre d'écotourisme, capable de capitaliser sur la valeur créée par les scientifiques et de créer de la plus-value, est constitué en grande partie par des élites du Nord ou des acteurs mexicains entretenant des contacts étroits avec d'autres organisations dans différents pays (ONG, entreprises, plateformes de réservation, blogger, journalistes, agences de voyages spécialisées etc.). D'autre part, les cibles potentielles de l'éco-tourisme dans un pays comme le Mexique sont également pour une bonne part d'origine étrangère (principalement européens, canadiens et états-unis). Selon cette perspective, le travail des biologistes peut être considéré comme un investissement initial permettant de développer de nouvelles destinations écotouristiques.

1.2. Etablir la valeur inestimable de la forêt tropicale de Chajul

Dans le cas de la station biologique de Chajul, cette dimension de création d'une « valeur initiale » par les biologistes est très présente, même si l'écotourisme dans la zone n'est pas exclusivement fondé sur la révélation de cette biodiversité (la présence de ruines, des populations Lacandons, et des parcours « aventure » attirent aussi les éco-touristes). En effet, rappelons que les premiers biologistes qui sont arrivés en 1974 dans la région (en 1979 à Chajul) et qui sont à l'origine de la construction de la station (1984) puis de son utilisation, étaient à la recherche de papillons. La richesse exceptionnelle de cette région en papillons, qu'ils ont été les premiers à révéler, a été certifiée par l'organisation d'une mission des membres du Congrès US-México de Lépidoptérologie qui s'est déroulée en 1981. Cette dernière a été analysée dans une publication (De la Maza & De la Maza, 1985a et b) qui est très souvent citée jusqu'à aujourd'hui pour illustrer l'importance de la biodiversité dans la zone. Les papillons sont ainsi devenus un des attraits des visites de la station Chajul, d'autant que depuis 1994, un élevage de papillons a été créé par les biologistes et donne lieu à la fabrication d'artisanat à base de papillons par la communauté paysanne vivant sur la rive opposée à la station biologique. C'est grâce à ces efforts de valorisation que les papillons ont pris leur place aux côtés des autres espèces incarnant la valeur de la zone et que les touristes rêvent de voir : quetzales et aras (Vivanco 2001).

FIGURE 1. Ecotouristes et papillons



Source : <http://www.ecochiapas.com/> consulté le 15/12/12

Un second exemple de découverte par les biologistes, largement médiatisé, a été la découverte en 1987 de la « *Lacandonia Schismatica* » par Esteban Martínez et Clara Hilda (Martínez, E. & C. H. Ramos. 1989). Il s'agit d'une plante totalement endémique de la forêt lacandone qui ressemble à un champignon (sans chlorophylle) et qui a donné lieu à la création d'une nouvelle famille de plantes (c'est la seule au monde dont la distribution des organes sexuelle est inversée). Malgré l'aspect peu spectaculaire de la plante, ce type d'événement normalement interne au monde de la biologie a connu une large

couverture médiatique nationale et internationale, orchestrée par ceux qui défendent la conservation de la forêt, puis ceux qui font la publicité de la biodiversité locale pour développer la nouvelle destination éco-touristique.

Une série d'autres études scientifiques produites par des biologistes ayant résidé à Chajul sont reprises à l'envie dans les publications scientifiques ainsi que dans les publications de vulgarisation sur la région, les articles de journaux, et même dans les brochures d'écotourisme. Par exemple, les études de celui qui a longtemps dirigé la station (1989-2003), Medellín (1991, 1994), révélant le nombre exceptionnel d'espèces de mammifères autour de la station sont systématiquement citées. On retrouve dans de nombreux supports la formule de cette diversité impressionnante ainsi synthétisée par une suite de chiffres⁶, ou de formules : « *La forêt ne représente que 0,9% du territoire national mais conserve le cinquième de la biodiversité du pays. On y trouve 30% des espèces de mammifères, 50% des oiseaux et 50% des papillons diurnes.* (Equihua et al., 2001, p. 602, trad. de l'auteur)

Toutes ces études réalisées à partir de la station ont d'ailleurs eu une grande influence sur le fait que le sud-est du Mexique ait été choisi comme zone privilégiée d'intervention de l'ONG Conservation Internationale du corridor biologique mésoaméricain et du « hotspot Mésoamérique ».

Ces quelques éléments ne valent pas démonstration et l'ensemble du développement de cette nouvelle destination « Montes Azules » est basé aussi sur d'autres ressources que ces travaux scientifiques. Cependant, il est frappant de voir combien ce sont toujours les mêmes études scientifiques qui sont citées à la fois pour justifier les politiques de conservation, et pour vanter les qualités exceptionnelles de cette destination d'écotourisme. La biodiversité est une valeur d'autant plus importante que beaucoup d'éco-touristes sont des biologistes amateurs, des biologistes en devenir (étudiants) et même des scientifiques payant leur séjour mais venus vraiment y faire de la recherche.

2. Construire du sens et un modèle approprié d'interactions entre touristes et locaux

2.1. Les scientifiques comme modèle pour les touristes

Les biologistes travaillant sur le terrain parviennent également - le plus souvent à leur insu, mais parfois avec un franc sens prosélyte- à devenir un modèle pour tout ceux qui se transforment le temps d'une après-midi, de quelques jours, ou de manière très régulière, en « éco-touriste ». Cela signifie que ces scientifiques parviennent à diffuser à la fois leur système de valeurs, leurs techniques et leur manière de se comporter lors de « sorties dans la nature ».

⁶ Voir aussi « *Martínez et al. (1994) have registered 3,400 species of vascular plants for the entire Lacandona forest (ca 2,000,000 ha). In the Chajul area alone (Fig. 1) 637 species of vascular plants (Martínez et al. 1994), 113 species of mammals (López et al. 1998; Medellín 1991), 800 of diurnal butterflies (de la Maza & de la Maza 1985), and 345 species of birds (Salgado Ortíz 1993) have been registered.* » (Equihua et al., 2001)

Pour résumer, disons que « l'éthos » des biologistes (ensemble de normes morales intériorisées, donc en partie inconscientes, guidant une série de pratiques⁷) est approprié par les individus qui se mettent dans le rôle d'éco-touriste. Dans cette situation, la biodiversité devient la mesure-étalon des destinations et des lieux, leur valeur comparée. Le monde vivant dans son ensemble prend alors une vibrante importance qui contraste avec les valeurs dominantes très anthropocentrées des sociétés dites modernes. La nécessité et les plaisirs de la vie rustique, la biophilie ("*the urge to affiliate with other forms of life* », Wilson, 1984, p.85) deviennent des signes de reconnaissance, une manière d'organiser son voyage – ou en tout cas son excursion. L'enthousiasme pour la beauté et les interdépendances du « monde naturel », ainsi que le respect pour les autres espèces vont tout d'un coup de soi. Même les comportements d'observation ou de collecte des biologistes sont reproduits par les plus investis des écotouristes qui aiment s'habiller et s'équiper à la manière des scientifiques au travail qu'ils imaginent (jumelles, photos, enregistrements sonores, prélèvements, etc.). Cet « éco-tourist gaze » modèle ainsi leur attention pour la diversité et/ou la rareté des manifestations naturelles. Le fait de valoriser au plus haut point la rencontre avec certains animaux - ou même seulement avec leurs traces, illustre bien cette conversion, bien loin de leur vie quotidienne (voir également à propos du Quetzal, Vivanco 2001).

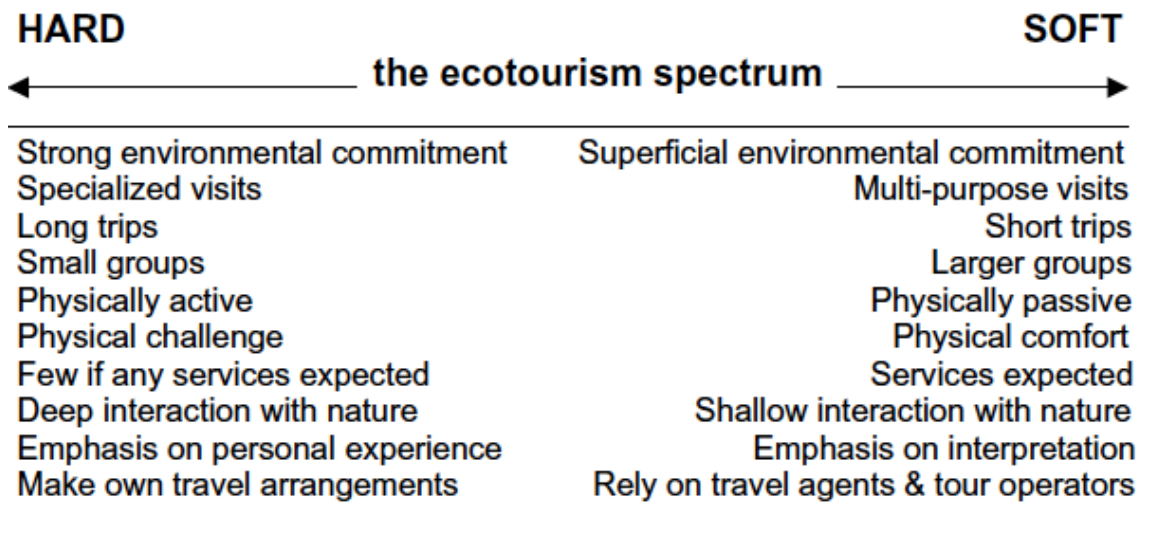
De même, le sens collectif que la profession des biologistes attribue à leurs activités est réappropriée par les éco-touristes. P. Bourdieu propose ainsi le terme *d'illusio* (1996, 1997) pour désigner cette croyance d'un groupe professionnel à partager l'importance d'une activité, à se persuader que le fait de passer son temps à pratiquer cette activité est foncièrement « bon » en valeur. Le cinéma, les médias et surtout les visites guidées servent ainsi à transmettre l'illusio des biologistes, ou en tout cas leur appropriation momentanée, tel un jeu de rôle. Cet *illusio*, justifie une forme de désintéressement dans l'apprentissage des noms que portent les espèces, justifie le jeu de l'attente et des longues journées passées à arpenter la forêt en quête de faune et de flore au nom du bien commun de l'humanité (connaître la nature pour vivre en harmonie avec elle).

De manière plus générale, il semblerait que l'attitude du biologiste de terrain constitue la forme la plus aboutie vers laquelle puisse tendre l'éco-touriste. Au sein des groupes qui visitent Chajul et ses environs, se joue un processus formateur à plusieurs niveaux. D'une part il s'agit d'un moment important de cette socialisation à « l'éco-touriste gaze » grâce aux sentiers d'interprétation sur les forêts tropicales s'appuyant à la fois sur les savoirs scientifiques et sur les imaginaires préexistants des touristes. D'autre part se donnent à voir des stratégies de distinction entre ceux qui ne savent voir que les objets « exceptionnels » (perroquet, crocodiles, etc.) et ceux qui ont plus de connaissances en écologie et observent des choses presque invisibles comme les successions végétales ou des associations particulières plantes-insectes. Il est d'ailleurs notable que le modèle du « bon/hard » éco-touriste reste, même pour les chercheurs qui ont choisi ces pratiques comme objet d'analyse, celui d'un expert conservateur engagé, loin du simple touriste consommateur de nature. (Cf. Ci-dessous). Le biologiste engagé dans la

⁷ La notion est utilisée par P. Bourdieu, comme une composante de l'habitus, à la suite notamment de M. Weber et de N. Elias. Bourdieu P., (1984), *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit. On préférera ici cette notion à celle de « gaze » car elle décrit plus largement le lien entre normes morales implicites, objets dignes d'intérêt et normes de comportement, correspondant mieux à la socialisation de la profession de biologiste (Voir cependant les transformations dans ce sens de la nouvelle version du livre : URRY J. et LARSEN J., 2011)

conservation est donc à la fois le premier éco-touriste, puisqu'il initie souvent la destination, comme on l'a vu dans la première partie, mais il en est aussi le point ultime dans le sens « le plus accompli », le point d'arrivée d'une socialisation des éco-touristes. L'initiation doit donc s'entendre au double sens de « amorcer », d'être pionnier, mais aussi au sens plus chamanique d'une initiation qui propose un cadre d'expérience et transforme celui qui s'y prête.

Figure 2 : Caractéristiques du *Hard* et *Soft Ecotourism* comme idéal-type selon Weaver



Adapted from Weaver (2002)

Figure 1. Characteristics of Hard and Soft Ecotourism as Ideal Types

Source :Weaver (2005, p. 447, adapted from Weaver 2002)

2.2. Faire circuler les savoirs : création de nouveaux rôles sociaux pour les locaux et écriture de scripts pour la rencontre touristique

Souvent, les biologistes forment, au sens où ils les éduquent, les tous premiers guides d'écotourisme et instituent un modèle d'interaction sociale tant à l'usage des guides locaux que des touristes. Les situations sociales qui font l'éco-tourisme doivent bien être apprises et intériorisées et n'ont rien d'évident pour les intéressés.

Sur ce point également, il convient de séparer la création d'une nouvelle destination d'écotourisme de son étape suivante, son développement. Il est en effet frappant que dans les divers cas que j'ai pu observer, et Chajul est bien représentative de cette tendance, les scientifiques sélectionnent et forment les premiers futurs éco-guides sans même s'en rendre compte. Les premiers scientifiques travaillant dans une zone isolée s'entourent toujours de « field-assistants » (en plus des éventuels porteurs, cuisiniers, etc. suivant l'ampleur des groupes concernés). Ces derniers ont la double fonction de leur donner accès aux sites précis qui les intéressent à travers des environnements souvent difficiles, et de les aider dans leurs activités scientifiques sur le terrain (recherche, collecte, relevés, mesures, etc). Les biologistes qui reviennent dans une zone

essaient donc de repérer les personnes des villages alentours qui possèdent les meilleures compétences pour réaliser les tâches demandées. Certains « locaux » sont enrôlés par les biologistes parce qu'ils ont déjà un bon regard pour dénicher la faune ou la flore, une résistance physique et une grande connaissance des forêts alentours, ou parce qu'ils démontrent une remarquable capacité d'apprentissage et de relation avec des « étrangers ». Les scientifiques se recommandent entre eux ces assistants, et ils apprennent alors progressivement à leur contact des modes d'identification et de classement des espèces, certains protocoles simples. Mais plus fondamental encore, ils apprennent à comprendre ce que veulent les scientifiques lors de ces sorties de terrain, leur manière étonnante d'être, de parler et de travailler.

Ces individus seront logiquement ceux que l'ont recommandera ensuite pour toutes autres visites dans la région, grâce à leurs réseaux sociaux externes à leur communauté et à leurs compétences reconnues pour proposer des tours intéressants. De plus, ce sont également ces individus qui ont l'idée de développer l'écotourisme lorsqu'il s'agit de trouver une activité rémunérée pour eux et une stratégie de développement alternatif pour leur village. Ainsi, les premiers guides d'éco-tourisme sont très souvent ceux qui ont acquis des compétences - et se sont découvert un goût - pour ce type d'activité, au contact des scientifiques.

Dans le cas de la station biologique de Chajul, le rôle des scientifiques a depuis plus de vingt ans été de sensibiliser la plus grande partie de la population aux impératifs de la conservation : des ateliers sont organisés pour l'ensemble de la population de *l'éjido* Chajul et $\frac{1}{4}$ environ des *ejidatarios* participent à des projets entomologiques, en particulier la collecte de papillons pour la vente et l'artisanat, et la gestion de la réserve. Par ailleurs une poignée d'employés travaillent directement dans la station biologique, et seuls certains sont devenus officiellement des guides pouvant accompagner les touristes en leur présentant les richesses naturelles de la région. Notons cependant que cette (éco-)destination reste une « tourist-bubble » (Carrier & Macleod, 2005), malgré les efforts pour que les communautés locales s'approprient le projet.

Lorsqu'ils sont presque les premiers à partir en forêt avec des locaux, les scientifiques jouent également un rôle important pour écrire le script de cette interaction sociale, qui n'a absolument rien d'évident. Entre des paysans pauvres vivant dans ces régions isolées et des scientifiques (étrangers ou tout simplement urbains), toutes les tâches quotidiennes comme le travail, les repas, la détente, l'hébergement, peuvent se prêter à des malentendus ou même à de graves oppositions. Le rapport à l'environnement naturel, tant pratique qu'imaginaire, est profondément différent entre ces catégories de populations. Les guides locaux doivent donc traverser un long apprentissage pour vraiment comprendre quelles sont les attentes d'un scientifique (et partant d'un éco-touriste). Les « excursions » en compagnie de petits groupes d'éco-touristes sont, de manière invisible, basées largement sur des apprentissages acquis lors de la fréquentation des scientifiques. Les guides procèdent largement par imitation, alors que les éco-touristes les plus motivés jouent également un rôle qu'ils reprennent largement de ce qu'ils pensent être de celui du biologiste sur le terrain.

A Chajul, deux catégories de guides locaux se sont ainsi structurées : les guides de terrain qui connaissent bien les environs (les voies navigables comme les chemins), et les guides interprètes, plus rares, qui sont chargés de transmettre les connaissances sur

la forêt et le message de conservation. Des manuels d'interprétation pour les guides locaux ont été écrits par les biologistes de la station (Warman 2001, voir aussi au niveau national Aez, 2003). A l'égal des ateliers organisés par des scientifiques, ces manuels constituent des processus importants de traduction et de standardisation des connaissances scientifiques dans d'autres formats visant à convaincre et à émouvoir. Même si les effets sur la transmission d'information durant ces sentiers d'interprétation n'a pas forcément d'influence sur les pratiques des touristes face à la conservation de la nature (Powell, Han, 2008), les guides transmettent en revanche toujours beaucoup d'informations autant par leurs comportements que par leurs discours (Weiler and Davis, 1993 ; Randall & Rollins, 2009).

Ainsi la transmission d'information produite par les scientifiques constituent une dimension importante des projets écotouristiques (Kimmel 1999, Weiler& Ham 2001) mais leurs rôle est donc bien loin de se limiter à cette seule fonction.

3. Concevoir une nouvelle organisation spatiale pour l'écotourisme

Figure 3 : L'organisation spatiale de la station et du village de Chajul



Source : <http://www.ccbasilea-crestocolmo.org.uy/wp-content/uploads/2010/11/MEXInformacionalGMP-GRULAC.pdf>

Accéder aux sites où les biologistes ont historiquement réalisé leurs travaux est le plus souvent long et difficile, en particulier lorsqu'il s'agit de forêts tropicales. Les voies de communication y sont presque inexistantes et il n'est pas rare que les pistes manquent sur le dernier tronçon, empêchant tout accès en voiture. Les voies d'accès vers ces premières stations de terrain ont donc parfois été en partie retracées ou consolidées grâce aux scientifiques. Ce qui n'empêche pas qu'ils aient été devancés par les habitants de ces forêts qui les ont maillé de pistes de chasse, ou par d'autres collecteurs venant de loin qu'ils soient à la recherche de bois précieux, de métaux précieux, d'hydrocarbures, ou tout simplement de terres à cultiver⁸.

⁸ Dans la forêt Lacandonne, l'exploitation sélective des bois précieux s'est développée entre 1850 et 1950 à travers les fleuves, puis à partir des années 1960 la colonisation agricole s'est progressivement intensifiée.

Dans le cas de la station Chajul, les premiers biologistes qui sont arrivés dans la zone, au milieu des années 70, étaient à la recherche de papillons, et dans la zone de Bonampak, à l'est, à la recherche de pistes d'aviation, après le décret présidentiel créant la communauté Lacandonne. Malgré la création de la commission interinstitutionnelle pour la forêt lacandonne, les visites de terrain sont rares et la plupart des professionnels qui visitent la zone dans les années 1970 et 1980 utilisent l'avion. Ce n'est pourtant qu'en 1979 qu'il vont découvrir précisément la région de Chajul beaucoup plus au sud de la région, alors que la réserve de Biosphère a déjà été déclarée, et la construction de la station ne commencera que 5 ans plus tard. A cette époque les premières pistes de terre difficilement carrossables se fixent, desservant les villages de la communauté lacandonne et longeant la frontière avec le Guatemala. Dans le Sud de la région, un réseau de mauvais chemins est utilisé par les populations nouvellement installées et les forestiers. La circulation vers le hameau Chajul se fait principalement par le fleuve. La piste arrivant directement à Chajul ne sera construite que à la fin des années 1990 lors des travaux qui améliorent nettement la route frontière avec le Guatemala, à l'époque où la présence des militaires puis le développement de la zone de Marques de Comillas vont entraîner le désenclavement de la région.

Lorsque les éco-touristes viennent à Chajul (depuis une quinzaine d'années), ils mettent donc leurs pas dans ceux des biologistes au sens figuré comme au sens propre. Ils suivent l'exemple des biologistes qui ont su découvrir les richesses de ce coin de forêt tropicale, mais ils emploient également des voies de communication (fleuve ou piste) qui ont été stabilisées et rendues « praticables » grâce à la présence de la station biologique. Sur place les installations pour recevoir les éco-touristes ont été longtemps les mêmes que celles des biologistes : dortoirs, cuisines, groupe électrogène, (etc.) puisque les infrastructures sont uniques dans leur genre pour la région : préfabriqués construits pour résister aux conditions climatiques de la forêt tropicale, et suffisamment amples pour recevoir des groupes. Même dans le hameau paysan, la visite de la serre aux papillons et de l'atelier où ces derniers sont arrangés pour être transformés en pièce d'artisanat sont des lieux qui ont été pensés et financés par les biologistes

Les éco-touristes suivent également les pas des biologistes car la plupart des chemins qu'ils empruntent à partir de la station ont été tracés par ces derniers. De multiples boucles parcourent ainsi la forêt autour de Chajul, permettant de rejoindre des sites



d'intérêt spécifique pour leur biodiversité. Ces sites ont souvent été établis à la suite de « station de collecte » jugées particulièrement riches par des spécialistes de différentes espèces. Même dans les cas où ces lieux étaient déjà connus des rares individus qui s'aventuraient dans la forêt, les biologistes ont servi d'intermédiaires pour

transmettre cette connaissance vers des populations absolument extérieures à la région. Ainsi, un sentier mène vers un bras du fleuve où les crocodiles sont nombreux, un autre où on a de bonne chance d'apercevoir des aras rouges car il s'agit d'un lieu de reproduction, un autre encore où il est facile d'observer une grande diversité d'arbres

dans un tout petit périmètre, etc. Ces boucles sont stabilisés sous la forme de « sentiers d'interprétation » que les guides ont appris et qu'ils proposent systématiquement aux visiteurs (*Documento Mejorando las prácticas*, 2008-2009 ; Warman, 2001). Ces sentiers sont d'ailleurs très formellement définis et encadrés par la loi pour pouvoir obtenir une certification⁹.

Figure 4 : Signalétique des chemins écotouristiques, écolodge de la région.

Source : <http://www.booking.com/hotel/mx/ecolodge-tres-lagunas.es.html>

Finalement, c'est l'ensemble de l'organisation spatiale empruntée par l'écotourisme qui se calque sur la pratique de l'espace initiée par les biologistes. Cette remarque vaut pour Chajul, mais doit être nettement relativisée pour l'ensemble de la destination « Réserve de Biosphère Montes Azules ». En effet, les quelques autres lieux pérennes de réception et de logement des éco-touristes de la région (Frontera Corrozales, Lancaña Chansayab, Las Guacamayas) sont plutôt calqués sur les concentrations de population, même si les biologistes ont également pu conseiller telle ou telle sortie pour aller voir un site digne d'intérêt.

4. La station biologique comme centre touristique : un continuum d'identités hybrides

Est-il vraiment pertinent de distinguer le travail des biologistes qui initient une organisation spatiale et des pratiques, de l'activité de ceux qui développent véritablement une destination éco-touristique ? La station biologique comme lieu de production scientifique se maintiendrait-elle spatialement distincte des lieux « impurs » de l'activité lucrative que constitue l'éco-tourisme ? A travers le cas de la station biologique Chajul, je voudrais montrer pourquoi cette séparation tranchée reste idéaliste, et pourquoi les stations biologiques ne permettent pas de définir qui est scientifique et qui n'est (que) touriste. Bien sûr, la station abrite des scientifiques qui effectuent leur travail besogneux de collecte de données et de dispositif expérimentaux. Mais, le continuum qui relie « scientifique » et « touriste » sera ici décrit en 3 volets, chacun correspondant à une catégorie additionnelle de visiteurs : des scientifiques ne produisant pas vraiment d'études scientifiques, des promoteurs potentiels de l'activité scientifique et des écotouristes voulant se rapprocher du monde des scientifiques.

Premièrement, toute une partie des scientifiques qui passent par la station biologique n'y mène pas vraiment de recherche et paie assez cher pour le plaisir de découvrir cette région célèbre pour sa biodiversité. Certains chercheurs passent quelques jours dans la station depuis sa (deuxième) naissance en 1989/1990¹⁰, juste pour faire quelques

⁹ Voir la loi sur la certification des projets d'écotourisme: Secretaria de Economía, "PROYECTO de Norma Mexicana PROY-NMX-AA-133-SCFI-2006, Requisitos y especificaciones para obtener certificado de sustentabilidad del ecoturismo". *Diario Oficial*, 14 marzo de 2006

¹⁰ Les premiers à venir après la récupération de la station sont de l'université de Floride avec qui avait été signé un accord (R. Medellín y fait alors son doctorat), ainsi des scientifiques nord-américains travaillant

observations sans véritable protocole ni visée de publications. Mais je voudrais ici plutôt pointer le fait que de nombreux groupes de scientifiques utilisent l'infrastructure de la station plutôt pour organiser des réunions dans un environnement qui a toutes les chances de plaire aux participants. Cette tendance est illustrée par le premier voyage des lépidoptéristes nord-américains qui ont visité la région dès 1981. Un critique contemporain de la station qualifie cette visite d'il y a 30 ans « d'éco-tourisme » sans craindre l'anachronisme, dans le but de stigmatiser ce voyage organisé de scientifiques, alors que la présence actuelle des scientifiques étrangers soupçonnés de participer à la bioprospection est appelé « tourisme scientifique (Soto 2004). De nombreux séminaires de la UNAM se sont déroulés dans le cadre de la station de Chajul, rassemblant des scientifiques en formation ou confirmés, nationaux ou internationaux, mais aussi des cours/ateliers qui se répètent chaque année pour les fonctionnaires de la CONANP (Commission Nationale des Aires Naturelles Protégées) ou des participants du projet *Corredor Mesoamericano*. Ce type de visites scientifiques est incluse dans les activités normales d'une station scientifique qui s'engage à être le lieu d'activités de sensibilisation et de promotion de la conservation régionale. Les revenus tirés de ce type de visites est également utile pour combler une petite partie des frais de fonctionnement de la station.

Deuxièmement, la station reçoit des visites de personnages prestigieux que les scientifiques et conservationnistes souhaitent particulièrement choyer : les personnalités célèbres qui peuvent faire connaître la station auprès d'un large public (Brockington 2009), et surtout les donateurs passés ou potentiels, dirigeant des institutions publiques ou privées qui permettent à la station de maintenir son activité. En effet, depuis sa reconstruction en 1988-89, les financements publics sont rares et les bailleurs de fonds internationaux comme la Fondation Mc Arthur, USAID puis la fondation Ford, comme les acteurs privés, se sont investis dans le financement des activités de la station, même si les chercheurs sont pour la plupart en poste dans des institutions publiques. Depuis, ces financements massifs de divers bailleurs ont été nécessaires pour faire vivre la station biologique avec, actuellement, un rôle prédominant de l'entreprise publique PEMEX. La prise en charge de la station par des ONG illustre aussi cette tendance : à partir de 1990 par *Conservation international*, puis en 1998 par *Espacios Naturales y Desarrollo Sustentable A.C. (ENDESU)* qui a justement développé les activités d'écotourisme dans la station couplé à une augmentation des frais d'hébergement des scientifiques, et enfin à partir de 2006 par *Natura y Ecosistemas Mexicanos A.C.*

La nécessité de trouver de quoi financer ses frais d'opérations représente un moteur important pour ouvrir la station scientifique à des publics non directement impliqués dans les activités scientifiques. Ces visites de donateurs, le plus souvent étrangers, ressemblent donc beaucoup à celles d'écotouristes dans leurs pratiques, sauf qu'ils y sont invités. Il s'agit d'ailleurs d'une situation partagée par nombre de stations biologiques dans le monde devant trouver un autofinancement, comme j'ai pu le voir en Papouasie Nouvelle Guinée ou à Madagascar et comme Arefiev & Mieczkowski (1991) décrivent la situation de l'URSS des années 1990 (Voir aussi des cas similaires dans West & Carrier, 2004 et West 2008). Ces pratiques révèlent le statut incertain de la station, entre public et privé, à l'image d'une conservation de la nature fortement marquée par le néolibéralisme (Igoe & Brockington 2007). L'investissement des

pour l'ONG Conservation International qui a repris la gestion de la station par l'intermédiaire de J. De la Maza.

institutions publiques comme la Commission Nationale des Aires Protégées ou le ministère de l'environnement n'a été qu'intermittent et même la légitimité d'un conventionnement par le centre d'Ecologie de la UNAM a en fait été souvent interrompu, même si des scientifiques de ce centres y ont travaillé en continu à titre individuel. C'est donc bien ces incertitudes dans les financements qui tendent à transformer une infrastructure pour recevoir des scientifiques en un lieu tentant de promouvoir parallèlement l'arrivée d'éco-touriste. Il est intéressant de noter que le fait d'avoir réussi à opérer depuis plus de 20 ans dans un tel contexte n'a connu que très récemment une vraie reconnaissance institutionnelle à travers plusieurs prix nationaux et internationaux¹¹.

De même, Des journalistes sont invités à visiter la station, et les efforts de sensibilisation concerne tant le grand public que les communautés alentour, dont les écoliers visitent la station. Ils ont par exemple donné lieu à un concours de dessins d'enfants, dont les gagnants viennent passer 6 jours dans la station de Chajul. Ce concours « Que viva la Selva Lacandona » (<http://www.fundacionazteca.org/contenido.aspx?p=selvaes>), financé par le géant des télécommunications mexicain Grupo Salinas (Televisa), permet de faire connaître la biodiversité de la région auprès des écoles et du grand public. Chaque année depuis 2003, 32 enfants gagnants, chacun issu d'un Etat de la République (ainsi que 3 d'autres pays d'Amérique latine), sont encadrés sur place par des biologistes et constituent ainsi une catégorie supplémentaire d'invités gratuits bien médiatisés dans la station biologique.

Troisièmement, les gestionnaires de la station ont fait un pas supplémentaire vers la promotion de l'écotourisme « classique ». Ils ont poussé le développement de l'écotourisme comme mode de développement alternatif pour les communautés locales dans l'ensemble de la réserve de Montes Azules depuis 15 ans. C'est toujours à cause des impératifs de financement qu'un véritable hôtel de (d'éco-) tourisme de luxe a été construit en face de la station biologique de Chajul, avec l'appui de bailleurs internationaux comme le PNUD. Il a ouvert en 2003 et a été présenté en tant que « Lacandonia: inmersión chic al Amazonas mexicano » dans un article de presse¹². En 2012, un « Jungle Lodge Canto de la Selva » a ouvert ses portes pas très loin et il inclut également des visites dans la station toute proche où les scientifiques informent les touristes. Ces éco-hôtels de standing reprennent le projet de la station de promouvoir la connaissance et le désir de préserver la région, en s'appuyant sur la relation que les scientifiques ont su tisser avec l'éjido de Chajul, et sur le réseau de chemins et de stations qu'ils ont établis tout autour de la station.

¹¹ Trois exemples : 1- « Por todo lo anterior, y por su vigésimo aniversario, la Comisión Nacional de Áreas Naturales Protegidas de Semarnat entregó ayer, para la Estación Chajul, un "Reconocimiento Especial a la Conservación de la Naturaleza" (<http://www.inforural.com.mx/spip.php?article51228>) (29/11/09) repris de : Julia Carabias. Journal *REFORMA*. 28 Nov. 09) ; 2- celui qui a dirigé plus de 10 ans la station : « *El científico mexicano, Dr. Rodrigo Medellín Legorreta, será galardonado con el premio Whitley para la Naturaleza 2012, que reconoce la destacada investigación en proyectos de conservación* » (8 Mayo, 2012 - 18:28 : Credito:Redacción, *El Economista*.mx); 3- « *El gobernador Manuel Velasco Coello reconoció el trabajo en pro del medio ambiente a favor de la Selva Lacandona que realiza la científica mexicana Julia Carabias Lillo, quien lo acompañó ayer en un recorrido por la reserva de la biosfera de Montes Azules* » (Agencia de Noticias Soconusco, 17/05/13)

<http://clauyelsoconusco.blogspot.fr/2013/05/reconoce-manuel-velasco-labor-de-la.html>

¹² <http://hoteles.rinconesdemierra.com/hoteles/tuxtla-gutierrez/hotel-lacandonia/#hotel-lacandonia>
<http://blog.mexicodestinos.com/2013/05/centro-ecoturistico-lacandonia-río-lacantun/>
<http://www.luxuriousmexico.com/wwwluxuriousmexico/Luxurious%20Mexico/Products/SpanishProducts/ChiapasESSelvaLacandona.html>

En guise de conclusion, je voudrais tirer trois fils interprétatifs de nature différente.

Premièrement, en tant que sociologue très versé dans l'anthropologie, il est évident que les analyses que je présente sur les pratiques des biologistes pourraient s'appliquer terme à terme au travail de très nombreux anthropologues. Le fait de distinguer certains villages et certaines pratiques culturelles comme dignes d'attention, le fait d'être les premiers à connecter des lieux à travers des itinéraires et à « former » les « populations locales » (Clifford 1997) : autant de traits qui réunissent ceux qui sont à la base de la constitution du « patrimoine naturel » ou du « patrimoine culturel », de l'éco-tourisme et de l'ethno-tourisme. Pourtant, il serait intéressant d'explorer les nombreuses différences qui distinguent ces deux pratiques de « terrain » et donc leur connexion avec le tourisme alternatif : le rôle des stations biologiques comme infrastructure, l'engagement spécifique des ethnologues auprès de populations, etc.

Deuxièmement, l'étude de cas de la station de Chajul recoupe largement l'expérience d'un lieu de recherche « non exclusif », tel que le décrit l'historien R. Kohler (2006) pour les sciences de terrain. Cette idée que ce lieu doit promouvoir justement le croisement d'une grande diversité des personnes (scientifiques, étudiants, ONG, fonctionnaires d'agences gouvernementales, financeurs privés, populations locales, touristes) est justement le projet d'un large réseau de stations au niveau mondial. Cette revendication d'être une sorte de « lieu frontière » est d'ailleurs explicitée par les fondateurs et actuels gestionnaires de la station¹³. Les quelques individus qui ont porté à bout de bras la station pendant 20 ans (Entretien Frias 15/08/06) sont eux même multipositionnés entre le monde des scientifiques, du gouvernement et des ONG nationales et internationales. Ils avaient l'idée que la station puisse fixer une présence permanente dans cette région isolée de la réserve et ainsi faciliter le contrôle et les activités de conservation. Les stations biologiques sont donc des lieux d'études extrêmement intéressants pour observer le continuum entre « scientifique » et « touriste », les identités brouillées et un vaste programme comparatif sur le rôle de ces stations serait très prometteur.

Troisièmement, j'espère avoir montré ici que ces « *field biologists and ecologists* » ont acquis ces trois dernières décennies de nouvelles capacités d'influence politique et sociale, même si elles sont peu visibles. Cela irait donc à l'encontre de l'image qu'on leur donne souvent - et dont ils s'affublent parfois eux-mêmes : celle de simples activistes/aventuriers loin de tout pouvoir et totalement marginaux au sein de la communauté scientifique. A travers les politiques de conservation de la nature qui se sont institutionnalisées depuis une quinzaine d'année en Amérique latine, ainsi qu'à travers le développement de plus en plus massif de l'écotourisme, ils ont acquis un rôle non négligeable dans de nouveaux régimes d'éco-gouvernementalités, c'est à dire des formes de rationalité de gouvernement transnational portées par les impératifs de

¹³ Sur le site de Natura Mexicana <http://www.naturamexicana.org.mx/contacto.php> « Para lograr la conservación de las áreas naturales protegidas **es indispensable contar con ESTACIONES DE CAMPO**, en sitios estratégicos, ... (...). Son espacios estratégicos que propician la vinculación entre los dos diferentes involucrados en las áreas naturales protegidas: habitantes locales, autoridades, técnicos, académicos y visitantes. »

conservation et de développement durable (Goldman 2001 ; Ferguson & Gupta 2002, Franklin 2004). En effet, les connaissances qu'ils produisent peuvent avoir de lourdes conséquences lorsqu'elles sont utilisées pour valoriser/requalifier des territoires, sur l'usage des sols et les projets économiques qui y sont envisagés. Au final, cela peut conduire à encourager les projets de certains groupes vis-à-vis des autres (Mowforth and Munt, 1998). De plus, ces scientifiques constituent également de nouvelles « disciplines » à un niveau plus individuel en définissant non seulement un système de valeurs et de justifications (des complexes de Nature/Culture, Vivanco 2001), mais aussi un modèle de comportement, d'attention, de regard, d'écoute de l'environnement naturel qui s'impose aux apprentis écotouristes dans le monde entier.

Bibliographie

- Communication personnelle Ricardo Frías, (Special RIBMA Advisor for Dir. CONANP), San Cristobal de la Casas, 15/08/06
- Communication personnelle José Zuniga, (Regional Dir. Chiapas CONANP), Tuxta Gutierrez, 14/08/06

- AEZ, A. L. *et al.* (2003). *Guía para las mejores prácticas de ecoturismo en áreas protegidas*. México DF. : CDI. (<http://ppd.org.mx/tts/up/documentos/mexop3y20634-doc6.pdf>.)
- Arefyev, V., & Mieczkowski, Z. (1991). International Tourism In The Soviet Union In The Era Of Glasnost And Perestroyka. *Journal of Travel Research*, 29 (2) pp?
- Benson, A. (2005). Research Tourism: Professional Travel for Useful Discoveries. In M., Novelli (eds). *Niche tourism: contemporary issues, trends and cases*. (133-142). Oxford, U.K – Elsevier.
- Bourdieu, P. (1996). *Raisons pratiques*. Paris : Le Seuil.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Le Seuil.
- Brockington, D. (2009). *Celebrity and the Environment. Fame, Wealth and Power in Conservation*. ?? Zed,
- Butcher, J. (2003). *The moralization of tourism: Sun, sand . . . and saving the world?*. London: Routledge.
- Carrier, J. G. & Macleod D. V. L. (2005). Bursting the Bubble: The Socio-Cultural Context of Ecotourism. *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, 11 (2), 315-334.
- Ceballos-Lascuráin, H. (1998). « Introduction ». In K. Lindberg, M.E. Wood, D. Engeldrum, & Ecotourism Society (éds.), *Ecotourism: A guide for planners and managers* (Vol. 2). North Bennington, VT: The Ecotourism Society.
- Clifford, J. (1997). Spatial Practices: Fieldwork, travel and the disciplining of anthropology. In J. Clifford. *Routes: Travel and translation in the late twentieth century*. Cambridge: Harvard University Press.
- De La Maza, J. & de la Maza, R. (1985a.). La fauna de mariposas de Boca del Chajul, Chiapas, Mexico (Rhopalocera). Parte I. *Rev. Soc. Mex. Lepid.*, 9, 23-44.
- De La Maza, J. & de la Maza, R. (1985b.). La fauna de mariposas de Boca del Chajul, Chiapas, Mexico (Rhopalocera). Parte II. *Rev. Soc. Mex. Lepid.*, 10, 1-24.
- Documento Mejorando las prácticas de Interpretación de la Naturaleza*, PNUD/YUM BALAM/CONANP, Estado de Quintana Roo, 2008-2009, 26p.
- Donohoe, ?? & Needham, ??. (2006). Ecotourism: The Evolving Contemporary Definition, *Journal of Ecotourism*, 5 (3), 192-210.
- Dumoulin Kervran. (2012). Comment devient-on un coquillage scientifique ?. *Techniques & Culture* , 59 (2), 182-206, (<http://tc.revues.org/6635>).
- Equihua, Cl., Newton, A. E., García-Avila, B., De Luna, E., & Gradstein, S. R. (2001). New Moss Records for Mexico from the Lacandona Tropical Rain Forest, Chiapas. *The Bryologist* ,104(4), 602-606.
- Fennel, D. (2006). *Tourism Ethics*. Clevedon. United Kingdom: Channel View.
- Ferguson, J., & Akhil G. (2002) « Spatializing states: Toward an ethnography of neoliberal governmentality ». *American Ethnologist*, 29, 981–1002.
- Fletcher, R. (2009). Ecotourism discourse: Challenging the stakeholders theory. *Journal of Ecotourism*, 8(3), 269–285.
- Franklin, A. (2004). Tourism as an ordering. Towards a new ontology of tourism. *Tourist Studies*, 4 (3), 277-301.
- Gieryn, T. F. (1999). *Cultural boundaries of science: Credibility on the line...* Chicago IL : University of Chicago Press.
- Gieryn, T. F. (1983). Boundary work in professional ideology of scientists. *American Sociological Review*, 48, 781-95.
- Goldman, M. (2001). The Birth of a Discipline: Producing Authoritative Green Knowledge, World Bank-Style. *Ethnography*, 2 (2), 191-217.
- Hall, M. (2011). Fieldwork in tourism/touring fields: Where does tourism end an fieldwork begin?. In M. Hall, (Ed.), *Fieldwork in tourism: Methods, issues and reflections*. New York: Routledge.
- Hayden, C. (2003). *When Nature Goes Public*. Princeton: Princeton University Press.
- Higham, J.E.S. (Ed.). (2007). *Critical issues in ecotourism understanding a complex tourism phenomenon*. Oxford: Elsevier.
- Honey, M. (1999). *Ecotourism and sustainable development: Who owns paradise?*. Washington, DC: Island Press.
- Igoe, J., & Brockington, D. (2007). Neoliberal conservation: A brief introduction. *Conservation and Society*, 5(4), 432–449.
- Kimmel, J.R. (1999). Ecotourism as environmental learning. *Journal of Environmental Education*, 30(2), 40–44.

- Kohler, R. E. (2006). *All Creatures : Naturalists, Collectors and Biodiversity, 1850-1950*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Kohler, R.E. (2002). *Landscapes and Labscapes : Exploring the Lab-Field Border in Biology*. Chicago : University of Chicago Press.
- Kuklick, H., & Kohler, R. E. (1996). Introduction. In *Osiris* , (2nd Series special issue : Science in the Field), 11, 1-14.
- Laarman, J. G. & Perdue, R. R. (1989). Science Tourism In Costa Rica. *Annals of Tourism Research*, 16, 205-215,
- Latour, B. (1987). *Science in Action: How to Follow Scientists and Engineers through Society*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Latour, B. (1988). *The Pasteurization of France*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Martínez, E. & RAMOS C. H. 1989. Lacandoniaceae(Triuridales): una nueva familia de México. *Annals of the Missouri Botanical Garden*, 76, 128–13.
- Medellin, R. A. (1994). Mammal diversity and conservation in the Selva Lacandona, Chiapas, Mexico. *Cons. Bio!*, 8,780-799.
- Mittermeier, R. A., Goetschmittermeier C. & Robles Gil., P. (1997). *Megadiversity. Earth's Biologically Wealthiest Nations*. Mexico, D.F.: CEMEX.
- Mowforth, M. & Munt, I. (1998). *Tourism and sustainability: New tourism in the Third World*. New York: Routledge.
- Munt, I. (1994). Ecotourism or egotourism? *Race and Class*, 36, 49–60.
- Novelli, M. (ed.) (2005). *Niche Tourism: Contemporary Issues, Trends and Cases*. Oxford: Elsevier Butterworth-Heinemann.
- Orams, M.B. (1995). Towards a more desirable form of ecotourism. *Tourism Management*, 16(1), 3–8.
- Puppim de Oliveira, J. A. (2005). Tourism as a Force for Establishing Protected Areas: The Case of Bahia, Brazil. *Journal of Sustainable Tourism*, 13(1), 24-49
- Reid, F. A. (2009). *A field guide to the Mamales of central america and southest Mexico*, (2nd éd.), Oxford: Oxford University Press.
- Randall C. & Rollins R. B. (2009). Visitor perceptions of the role of tour guides in natural areas. *Journal of Sustainable Tourism*, 17(3), 357-374.
- Rovinski, Y. (1993), “Private reserves, Parks, and ecotourism in Costa Rica”, in *Nature Tourism: managing the environment*. Washington USA.
- Smith, V. L. (1977). *Hots and Guests: The Anthropology of Tourism*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Soto Gustavo Castro - **29-abril-2004 - num.409** ; <http://www.ciepac.org/boletines/chiapasaldia.php?id=409>
- Tyler, Duncan & Dangerfield, J. M. (1999): Ecosystem Tourism: A Resource-based Philosophy for Ecotourism. *Journal of Sustainable Tourism*, 7(2), 146-158.
- Urbain, J.-D. (2002), *L'idiote du voyage. Histoires de touristes*. (1st éd. 1991). Paris : Payot.
- Urry, J. & Larsen, J., (2011). *The Tourist Gaze 3.0*. (1st éd. 1990). Los Angeles-Londres-New Delhi-Singapour-Washington : Sage.
- Vivanco, L. A. (2001). Spectacular Quetzals, Ecotourism, and Environmental Futures in Monte Verde, Costa Rica. *Ethnology*, 40(2), 79-92.
- Warman, L. (2001). *Manual de Guías. Estación Chajul*. México DF. Espacios Naturales y Desarrollo Sustentable, A.C. 223p.
- Warman Gryj, J., & al. (2001). *La selva de Chajul : un espacio natural*. México, DF : Espacios Naturales para el Desarrollo Sustentable, 169p.
- Wearing, S. (2001). *Volunteer tourism: Experiences that make a difference*. Cambridge: Cabi Press.
- Weaver, D.B. (2005). Comprehensive and minimalist dimensions of ecotourism. *Annals of Tourism Research*, 32(2), 439–455.
- Weaver, D. (2009), Reflections on sustainable tourism and paradigm change. In S. Gossling, C.M. Hall, & D. Weaver (eds.). *Sustainable Tourism Futures: Perspectives on Systems, Restructuring, and Innovations*. (33-40). LONDON: Routledge.
- Weiler, B. & Ham, S. (2001). Tour guides and interpretation in ecotourism. In D.Weaver (ed.). *Encyclopedia of Ecotourism*. (Ch. 35).Wallingford, UK: CABI Publishing.
- Wheeller, B. (1993). Sustaining the ego? *Journal of Sustainable Tourism* 1(2), 121-9.
- West, P. & Carrier, J.G., (2004). Ecotourism and Authenticity Getting Away from It All?. *Current Anthropology*, 45(4). Pp?
- West, P. (2008). Tourism as Science and Science as Tourism. *Current anthropology*, 49 (4), 597-626.
- Wilson, E. O. (1984). *Biophilia*. Cambridge: Harvard University Press.
- Winter, C. (2007). The Intrinsic, Instrumental and Spiritual Values of Natural Area Visitors and the General Public: A Comparative Study. *Journal of Sustainable Tourism*, 15 (6), 599-614.